

## CHAPITRE PREMIER

### Un vieil ami

En s'asseyant pour déjeuner, Spenser Tait commença par jeter, selon sa coutume, un regard inquisiteur autour de la salle à manger, pour s'assurer que chaque chose était bien à sa place. Correct et méthodique à l'excès, il poussait jusqu'à la manie ses habitudes d'ordre et de régularité, et son fidèle valet, Dormer, à son service depuis quinze ans, avait fini par devenir aussi méticuleux que lui dans les détails de la vie quotidienne. Jamais, au grand jamais, une femme n'était admise dans l'appartement d'Earls Street, Saint James's ; mais eût-elle été à même d'y pénétrer, qu'elle n'eût rien trouvé à reprendre ni sous le rapport du goût, ni sous le rapport de la propreté. La retraite de l'ermite répondait de point en point au caractère de son habitant.

Le trait caractéristique de la salle à manger était une simplicité sévère : tapis et rideaux de couleur sombre, meubles de chêne foncés et polis. Sur la nappe blanche, seul point clair de la pièce, un déjeuner appétissant servi dans de la porcelaine fine et de l'argenterie brillante, et, pour égayer l'aspect un peu rigide de l'ensemble, un vase plein de fleurs fraîches, dont la note délicate témoignait du raffinement du maître de la maison. Un numéro du *Times*, soigneusement coupé, reposait à portée de la main de Spenser, et Dormer, figé dans sa raideur de bon ton derrière la chaise de son maître, puisait une calme satisfaction dans l'intime certitude d'être irréprochable dans sa tenue comme dans son service. Depuis quinze ans, sauf pendant les périodes de voyages, il observait strictement la même étiquette dans l'accomplissement des mêmes actes ; telles que les lois des Mèdes et des Perses, les habitudes de Spenser Tait demeuraient immuables et définitives.

C'était, en dépit de ses manies, un aimable garçon que Spenser Tait. La trentaine, petit, toujours rasé de frais, avec des cheveux châtain bouclés, une veste d'intérieur marron revêtant sa personne dodue, des pantoufles de maroquin rouge aux pieds, il observait le monde extérieur à travers un inséparable pince-nez. Les femmes n'avaient que des regards dédaigneux pour ce froid garçon de trente-quatre ans toujours tiré à quatre épingles, qui d'ailleurs ne s'occupait pas d'elles et les évitait de son mieux. En revanche, les hommes l'appréciaient beaucoup et les membres de son club goûtaient fort les conversations sentencieuses qu'il tenait entre onze heures et minuit dans le fumoir de son cercle. Au douzième coup de la pendule, il se levait invariablement pour rentrer chez lui, et ni persuasion ni tentation n'avaient le pouvoir de le faire déroger à cette habitude salutaire.

Comme son maître, le long et mince Dormer professait pour le beau sexe le plus profond mépris ; silencieux par nature, il ne parlait jamais que pour répondre par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait. Il prenait alors une attitude de soldat au garde-à-vous, souvenir lointain de l'époque où il accomplissait son service militaire. Spenser supportait ses bizarreries par égard pour sa fidélité, sachant bien qu'il pouvait compter absolument sur le dévouement sans bornes de ce rude garçon. Il est rare de nos jours de trouver une telle entente entre maître et serviteur.

« Dormer, dit Spenser tandis que son domestique le servait, vous irez tout à l'heure me procurer chez Mudie's<sup>1</sup> un roman qui vient de paraître : *Le Secret d'un crime*, de John Parver. On m'a dit l'autre soir qu'il contenait une description de Thorston.

— Bien, monsieur, dit Dormer en notant le titre dans son calepin.

— Vous me prendrez en même temps un fauteuil au Curtain Theatre, cinquième rang, vers le milieu.

— Monsieur désire-t-il autre chose ?

— Je ne crois pas, dit son maître en prenant un autre toast. Je vais à Richmond par le train de midi pour aller déjeuner chez Mr. Freak. Vous préparerez mon costume de serge. »

Dormer fit le salut militaire et disparut silencieusement, laissant Spenser parcourir son journal en finissant de déjeuner. Méthodique comme à son habitude, le petit homme

---

<sup>1</sup> De Charles Edward Mudie (1818-1890), éditeur et fondateur des bibliothèques de prêt payant portant son nom, principale source de lecture dans l'Angleterre victorienne.

commença par les articles de une, passa aux informations londoniennes, puis aux nouvelles du monde et termina en jetant un coup d'œil aux petites annonces. Il procédait toujours de cette manière et jamais il n'eût imaginé entamer sa lecture par les petites annonces et l'achever par la une. Aux yeux de Spenser Tait, l'habitude était une vertu cardinale.

Le programme de sa journée était parfaitement tracé et il savait à quelle besogne il allait consacrer chaque heure, de midi à minuit. Mais ses projets n'allaient pas tarder à être bouleversés, car à peine venait-il d'allumer sa pipe que Dormer rouvrait la porte et annonçait un visiteur.

« Mr. Larcher », dit-il, et un grand jeune homme d'allure joyeuse et franche fit irruption dans la salle à manger.

« Eh ! bonjour, mon cher ! s'écria gaiement le nouveau venu. Me revoilà enfin, car j'ai fini "de parcourir la terre et de m'y promener"<sup>2</sup>, comme certaine personne que je ne nommerai pas.

— Par exemple ! fit Tait, enchanté, mais c'est Claude Larcher ! Enchanté de vous revoir, mon vieux, et pas mal surpris par-dessus le marché. Je vous croyais aux antipodes !

— J'en arrive ! J'ai débarqué pas plus tard qu'hier, retour de la Nouvelle-Zélande, à bord d'un steamer de la Shaw-Savile. Traversée admirable ! Mer d'huile de Wellington jusqu'au cap Lizard !

— Vous avez pris votre petit déjeuner, Larcher ? demanda Tait en agitant sa clochette.

— À peine ! à peine ! J'en prendrais volontiers un autre. Qu'avez-vous à m'offrir ? Des œufs, du bacon, du cresson, du café, d'exquises tartines de beurre. Mais Tait, mon ami, si j'ai bonne mémoire, vous aviez exactement le même repas il y a cinq ans, la dernière fois que je vous ai vu !

— Affaire d'habitude, Claude », répondit sentencieusement Tait ; et lorsque Dormer refit son apparition, il le pria d'un air grave d'apporter du café et des œufs au bacon à son invité.

Larcher s'accouda sur la table et se mit à considérer amicalement Tait. Ils étaient camarades de collège et excellents amis, malgré le contraste de leurs deux natures. Autant l'un était froid, calme et misogyne, autant l'autre avait du vif-argent dans les veines et un cœur de Don Juan. Esclave de ses habitudes, Spenser n'appréciait que la vie régulière ; Larcher, insouciant et impulsif, menait une existence pleine d'imprévus. Pourtant, par quelque inexplicable mystère de sympathie, les deux compagnons s'entendaient à merveille et éprouvaient une égale satisfaction à se retrouver lorsque le hasard des circonstances les réunissait. Leur amitié, aux fondations totalement dénuées de logique, démentait de façon frappante le dicton « Qui se rassemble s'assemble ».

Il eût été bien étrange qu'un garçon favorisé de la nature comme Larcher partageât l'aversion de son camarade pour le beau sexe. Loin d'éviter les aventures, il les recherchait en toute occasion, quitte à s'en mordre les doigts tôt ou tard, et constamment avait sur les bras quelque ennui relatif à ses exploits galants. Tait, son aîné de cinq ans, qui cherchait vainement à le mettre en garde contre de telles folies, ne recevait pour prix de ses exhortations qu'un rire de bonne humeur mêlée de dédain et, à l'âge de trente ans tout rond, Claude demeurait inflammable comme un baril de poudre.

Nous pourrions puiser dans le domaine de l'imagination pour doter notre héros de toutes les qualités physiques et morales. Pour parler en toute franchise, mieux vaut avouer que Claude Larcher n'avait rien d'un Apollon quant à la tournure, ni d'un Admirable Crichton<sup>3</sup> quant à l'esprit. C'était tout simplement un beau garçon, intrépide, bien portant et bien bâti, à la physionomie ouverte et franche, comme on en trouvait des douzaines en Angleterre. Sans avoir les proportions d'un hercule, il était doué d'une force musculaire respectable et son ensemble de vigueur et de grâce aisée lui gagnait de prime abord le cœur de plus d'une femme, tandis que les hommes le considéraient comme un bon camarade et un ami sûr.

Depuis dix ans qu'il errait à travers le monde pour construire des ponts et des chemins de fer dans les contrées les plus lointaines, il s'était attiré, par son caractère audacieux et insouciant, des aventures sans nombre. Maître d'une demi-douzaine de langues, il pouvait voyager sans difficulté des pôles aux

---

<sup>2</sup> Allusion à Job 1.7. C'est Satan qui prononce ces mots.

<sup>3</sup> James Crichton (1560-1582), gentilhomme écossais, dont le génie stupéfia l'Europe de son temps. La pièce de J. M. Barrie s'inspirant de son surnom ne fut créée qu'en 1902.

tropiques et se sentait tout autant à son aise dans la vie large et primitive de la prairie que sur le trottoir de Piccadilly. En fait, il préférait celle-là à celui-ci, car il ne goûtait guère la civilisation et se sentait bien mieux à Pékin qu'à Londres. Amériques du Nord et du Sud, Afrique, Chine, Inde... il connaissait toutes ces contrées et, aujourd'hui, il revenait d'un long séjour aux antipodes, durant lequel il avait jeté quantité de ponts par-dessus les tumultueuses rivières de Nouvelle-Zélande.

« Je ne vous demande pas de vos nouvelles, mon cher, dit-il tout en expédiant son déjeuner avec un visible appétit. Toujours le même, aussi frais, aussi soigné, aussi tranquille. Depuis cinq ans, vous n'avez pas changé d'un fil, Spenser. Vous n'êtes pas marié, je présume ?

— Non, certes ! fit Spenser avec une grimace de dégoût. Vous connaissez mes idées là-dessus. Absentez-vous pendant un siècle et, à votre retour, vous me trouverez toujours célibataire. Mais vous, Claude...

— Oh ! moi, je suis toujours sur le marché. Pas assez riche pour les belles de la Nouvelle-Zélande.

— Hé ! hé ! vous avez cinq cents livres de rente, il me semble, en dehors de vos appointements.

— À quoi bon se mettre en ménage quand on n'a que mille livres de revenu annuel, rétorqua l'autre ; mais, à vrai dire, mon cher, malgré le tempérament inflammable que vous me reprochez, je n'ai pas encore rencontré sur ma route la femme dont je voudrais faire Mrs. Larcher.

— Cela vaut peut-être mieux pour elle, fit Spenser. Je ne vous crois pas taillé pour la vie d'intérieur.

— Je n'en sais rien, je n'en ai jamais goûté, dit Claude avec une ombre de tristesse. Vous savez bien, Spenser, que je suis resté orphelin à cinq ans. Sans ce bon vieil Hilliston, l'avocat qui a pris soin de moi et de mon petit avoir, je me demande ce que je serais devenu. Somme toute, je trouve que j'ai assez bien tourné. J'ai travaillé consciencieusement mon métier, je n'ai pas dissipé mon argent et j'ai vu la vie de plus près que la plupart des jeunes gens. Et maintenant que je me suis donné un petit coup d'encensoir, passez-moi une tasse de café. »

Spenser s'esclaffa et s'exécuta. « Qu'allez-vous faire à présent ? demanda-t-il après une pause. Comptez-vous rester à Londres ou repartir pour une nouvelle excursion au désert ?

— Je suis ici pour quelques mois en attendant du nouveau, dit Claude nonchalamment. Je me suis bien tiré de ma dernière affaire, et, avec mes bénéfices, j'ai acheté quelques terrains au pays des Maoris. Je vais aller rendre visite à Mr. Hilliston, voir tous les théâtres, vous fatiguer de ma présence et chercher une femme.

— Voilà un projet pour lequel je ne vous viendrai pas en aide, dit Tait avec humeur. Mais puisque vous voilà, nous allons passer la journée ensemble. Avez-vous des projets pour aujourd'hui ?

— Oh ! je vais aller au cercle pour y chercher mes lettres. Après quoi, je suis votre homme, à moins que vous n'ayez quelque engagement antérieur.

— Je suis invité à Richmond, mais un télégramme arrangera l'affaire. Finissez de déjeuner pendant que je m'habille.

— Allez, stérile représentant d'une civilisation usée ! J'ai vu le coup d'œil que vous jetiez sur mon costume et j'en ai conclu qu'il laissait fort à désirer. Je l'avais mis soigneusement de côté depuis cinq ans. Pourtant, je consens à vous suivre chez votre tailleur pour me faire habiller de frais. Vous ne consentirez jamais à sortir avec moi si je n'arbore pas un chapeau haut de forme, des bottines vernies et une redingote.

— Au fait, voulez-vous venir au Curtain Theatre ce soir ? demanda Spenser sans répondre à cette attaque directe. J'ai fait prendre un fauteuil pour moi.

— Égoïste ! Faites-en prendre deux pendant que vous y êtes.

— Volontiers », dit Spenser, qui permettait à Larcher une liberté de langage interdite à ses autres amis. « Je suis prêt dans dix minutes.

— Parfait ! Je vais fumer en attendant et voir quels nouveaux bibelots vous avez introduits chez vous. Nous irons ensuite au club et chez le tailleur. Je ne pense pas que mes lettres me retiennent longtemps. »

En cela, Claude se trompait singulièrement. Sa correspondance le retint ce jour-là plus longtemps qu'il n'y comptait. Elle orienta sa vie sur un cours dont il ignorait encore tout. Tandis qu'il badinait et plaisantait chez son ami, le cœur léger et le front lisse, il ne pouvait se douter de ce que lui réservait le Destin. Il est fort heureux que l'avenir nous soit caché, car nous ne marcherions pas d'un pas allègre vers les épreuves qui nous attendent. Jusque-là, le ciel avait souri à Larcher, mais voici que des nuages

noirs le menaçaient à l'horizon, et les lettres qu'ils allaient découvrir constituaient le signe avant-coureur d'une tempête.

## CHAPITRE II

### Une mystérieuse correspondance

Le Cercle athénien était le plus dynamique de tous les clubs de Londres. Quoique fondé à peine huit ans plus tôt, il était encore flambant neuf, et non seulement se maintenait toujours au courant, mais encore demeurait en avance sur son temps. Les Athéniens de jadis exigeaient constamment du nouveau ; et leurs homonymes londoniens, bien décidés à suivre leurs traces, étaient constamment à l'affût de la nouveauté. D'où le nom qu'ils avaient choisi pour leur cercle, dont la devise était tout simplement « Du nouveau ! » En toutes choses, le Cercle athénien était un pionnier.

Il serait trop long de détailler les errements dont cette coterie s'était rendue coupable. Si un esprit plus audacieux que les autres inventait une nouvelle notion ou en ressuscitait une ancienne, ses camarades, tel un troupeau de moutons doués d'intelligence, l'usaient jusqu'à la trame, en attendant qu'une théorie encore plus surprenante vînt la supplanter. Le cercle se mouvait au gré des modes du moment, et, à dire vrai, nombre de celles-ci voyaient le jour dans son fumoir. Il eût mieux valu l'appeler « le Cercle éphémère », étant donné la rapidité avec laquelle toutes ces modes se démodaient.

Car, en fin de compte, l'excès de nouveauté engendre la fatigue. De toutes les villes du monde, Londres est sans conteste la plus épuisante. On y reçoit des nouvelles des quatre coins de la planète, et chacune de ses rues grouille de vie et de mouvement ; c'est ici que les toutes dernières idées civilisées parviennent à maturité. Il est impossible d'échapper à la tentation de la nouveauté ; elle est dans l'air. L'information vous hèle à chaque tournant ; elle se déverse de la bouche des hommes ; elle s'impose à l'œil *via* les manchettes d'innombrables gazettes ; elle cliquète dans tous les fils du télégraphe, jusqu'à ce que le cerveau se noie sous le flot de ce savoir éphémère. Et cette pléthore de vie intellectuelle était concentrée dans le séjour étriqué du Cercle athénien. Rien d'étonnant à ce que ses membres se plaignissent de la nouveauté.

« Quelle est la passion du jour chez les Athéniens ? demanda Larcher tandis qu'il descendait Piccadilly en compagnie de Tait.

— La Nouvelle Littérature !

— Qu'est-ce donc ?

— Sur mon honneur, je ne saurais vous le dire, répondit l'autre après quelque cogitation. Une sorte d'école impressionniste, je crois bien. Ses tenants insistent pour rédiger des romans dénués d'intrigue, d'action et de situations dramatiques. Dans leurs pages, on voit un homme et une femme — invariablement désignés par "il" et "elle" — parler durant quelques centaines de pages. Grand Dieu ! comme ils parlent, et ils ne parlent que de leurs sentiments, de leurs malheurs, de leurs épreuves, de leur infernal égotisme ! La devise de cette "Nouvelle Littérature", voilà ce que c'est : "Paroles ! Paroles ! Paroles !", car, en fait, elle se réduit à cela.

— Et pourquoi pas la réplique d'Hamlet : "Des mots ! Des mots ! Des mots !", suggéra Larcher en riant.

— Mais c'est que la "Nouvelle Littérature" ne veut rien du passé, même pas une citation, grinça Tait. La femme — la nouvelle femme — est aux avant-postes de cette mode. Elle écrit des œuvres sur les représentants névrosés de son propre sexe et injurie l'homme toutes les deux pages. Les sujets que traite la femme moderne dans le roman moderne sont la régénération du monde par la femme, l'impuissance du mâle à réfréner ses appétits et les prémices de l'âge d'or qui viendra lorsque les femmes auront leur mot à dire.

— Ce n'est pas déjà vrai ?

— Je l'aurais cru. Je ne vois pas quelle nouvelle liberté elles peuvent souhaiter. Nous vivons désormais à l'ère du jupon. Les femmes envahissent tout à la façon des microbes. Et ce sont des créatures si inquiètes, poursuivit Tait d'une voix plaintive, qu'elles sont incapables de conserver leur calme, contrairement aux hommes, et succombent à la rage et à l'hystérie toutes les deux minutes. Si cela continue ainsi, je me retirerai sur une île déserte en compagnie de Dormer.

— Il est facile de constater que vous n'êtes guère favorable à la nouveauté, fit Claude en souriant, mais nous sommes arrivés. Attendez-moi au fumoir, voulez-vous, pendant que je parcours mes lettres.

— Vous me retrouverez au salon, dit Tait. J'ai fumé ma pipe du matin ; ce n'est pas encore l'heure d'allumer la seconde.

— Vous n'êtes pas un homme, Tait, mais un chronomètre. Un mécanisme désespérément vulgaire. »

Spenser sourit, ravi de cet hommage à ses habitudes méthodiques, et laissa Claude à sa correspondance. Une fois au salon, il rédigea un télégramme à son ami Freak et l'envoya sur-le-champ afin de le dispenser d'un aller-retour à Richmond. Puis régla certaines affaires urgentes, mais sans gravité, et, ainsi libéré de toute obligation, s'assit confortablement pour attendre le retour de Claude.

Celui-ci ne tarda pas à le rejoindre, l'air étonné, tenant deux lettres à la main. Après s'être assis à ses côtés, il lui expliqua qu'il venait de recevoir des nouvelles fort étonnantes.

« Voilà, en vérité, deux étranges missives, dit-il. L'une est de Mr. Hilliston, qui me prie d'aller le voir ; l'autre, d'une certaine Margaret Bezel, qui m'adresse la même requête. Je connais Mr. Hilliston, l'homme de loi, qui m'a servi de tuteur, mais je n'ai jamais entendu parler de Margaret Bezel. »

Spenser secoua la tête. Très bien informé, et dans nombre de domaines, il n'avait lui non plus jamais entendu ce nom.

« Elle demeure à Hampstead, continua Claude en examinant à nouveau la lettre. Clarence Cottage, Hunt Lane. Ce n'est pas loin du Jack Straw's Castle<sup>4</sup>. Qui diable peut-elle être et que signifie ce rendez-vous ?

— Vraiment, son nom ne vous rappelle rien ? Cherchez bien », dit Spenser d'un air de doute, car il se méfiait toujours des relations de Larcher avec le sexe faible.

« Non, certes ! fit l'autre avec vivacité. Je me souviendrais d'un nom aussi étrange ! Bezel ! Bezel ! Cela a rapport avec la bijouterie, non<sup>5</sup> ?

— Elle a peut-être des vellétés matrimoniales à votre endroit, dit Spenser avec un sourire ironique.

— Bah ! d'après ce que nous en savons, elle peut être aussi bien mariée que fille ou veuve, et ce n'est peut-être qu'une blanchisseuse. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète. Mais Mr. Hilliston... Au fait, lisez les deux lettres en commençant par celle de cette femme et dites-moi ce que vous en pensez. Ma parole ! je n'y comprends goutte. »

Et Spenser lut ce qui suit :

*18 avril 1892*

*Monsieur,*

*Voulez-vous avoir la bonté de venir me voir à Clarence Cottage, Hunt Lane, Hampstead. J'ai à vous faire une communication importante relative à vos parents.*

*Votre dévouée,*

*Margaret Bezel*

*Lincoln's Inn Fields<sup>6</sup>, le 10 juin 1892*

*Mon cher Claude,*

*Venez me voir dès votre arrivée à Londres ; dans le cas où vous auriez reçu quelque communication d'une nommée Margaret Bezel, apportez-la-moi sans tarder. Sous aucun prétexte, n'allez voir cette personne avant de me parler. Cette affaire a plus d'importance que vous ne pouvez le supposer. Je vous mettrai au courant lors de notre prochain entretien.*

*À vous,*

---

<sup>4</sup> Célèbre pub londonien, baptisé en l'honneur d'un leader, peut-être légendaire, de la Révolte des paysans de 1381.

<sup>5</sup> Le terme « bezel » désigne la sertissure d'un bijou ou la lunette d'une montre.

<sup>6</sup> Cette adresse, qui est aussi celle du plus grand square de Londres, est traditionnellement associée aux hommes de loi.

*Francis Hilliston*

Spenser lut attentivement les deux lettres, se prit le menton d'un air réfléchi et regarda Claude avec une nuance d'inquiétude.

« Eh bien ! fit Larcher avec impatience. Qu'en pensez-vous ? »

L'opinion de Spenser se traduisit par un seul mot, fort déplaisant qui plus est.

« Chantage !

— Chantage ! répéta Claude, ébranlé. Que voulez-vous dire ?

— Il est possible que je me trompe, dit Spenser pour pallier l'impression produite, mais c'est la seule conclusion à laquelle je puisse m'arrêter. Margaret Bezel est au courant de quelque particularité concernant vos parents et veut vous révéler son secret moyennant finances. Hilliston connaît ses intentions de toute évidence et désire vous mettre sur vos gardes. Par conséquent, il vous demande de le voir avant d'accepter l'invitation de cette dame.

— Hum ! c'est assez vraisemblable. Mais que pourrait me dire cette femme qui implique l'idée de chantage ? J'ai perdu mes parents à l'âge de cinq ans. Quelle raison aurait-elle de venir attaquer leur mémoire au bout de vingt-cinq ans ?

— C'est ce qu'Hilliston vous dira, répondit Spenser en levant les épaules. Allez le voir aujourd'hui même. Sait-il que vous êtes arrivé ?

— Je lui ai écrit de Wellington que je revenais à bord du *Kailargatin*. Il doit connaître l'arrivée du steamer, car sa lettre est datée d'hier.

— Il devait bien penser que vous iriez le voir aussitôt débarqué ?

— Sinon le jour même, du moins dans la semaine, répondit Claude d'un air songeur. Et pour qu'il juge nécessaire de me demander un entretien immédiat, il faut que l'affaire soit des plus urgentes.

— Il veut devancer l'autre, dit Spenser en reprenant la lettre de Margaret Bezel. Celle là, dans tous les cas, n'est pas au courant de vos faits et gestes, car ce mot est daté du 18 avril, époque où vous étiez encore dans la Nouvelle-Zélande.

— Tout cela est bizarre, Tait.

— Très bizarre, et trop important pour être négligé. Allez voir Mr. Hilliston cet après-midi et télégraphiez-lui de suite pour lui donner rendez-vous.

— Pourvu que je ne traverse pas un trop mauvais quart d'heure ! fit Claude troublé dans sa sérénité par l'aspect mystérieux de l'affaire.

— Je le souhaite ; je dois avouer pourtant que ces deux lettres me semblent un mauvais son de cloche. »

Le télégramme fut dûment expédié et, après avoir émis quelques conjectures supplémentaires, Larcher monta déjeuner en compagnie de son ami. Ce fut au cours du repas qu'il lui vint une idée.

« Margaret Bezel doit être vieille, dit-il.

— Qu'en savez-vous ?

— Elle semble avoir connu mes parents, qui sont morts depuis vingt-cinq ans, par conséquent elle ne doit pas être de la première jeunesse.

— C'est juste ! Mais ne devancez pas les événements, Claude. Il sera toujours temps de vous faire du mauvais sang si Hilliston vous apprend des choses pénibles. Au fait, vous resterez à dîner avec lui ?

— Sans aucun doute. Il vient d'acheter une maison à Kensington Gore et voudra me la faire visiter. Je serai content d'ailleurs de revoir sa femme. Pauvre vieille amie ! Elle m'a vraiment servi de mère comme son mari m'a servi de père.

— Et moi de frère ! interrompit Spenser en riant. Comme orphelin, vous êtes obligé de recourir à la charité publique pour vous constituer une famille. Mais, en fait de maison, il faut que vous voyiez la mienne.

— Quoi ! Vous êtes donc propriétaire ?

— Si fait, répondit Spenser non sans fierté. J'ai acheté un vieux manoir et quelques arpents de terrain à Thorston, à huit milles environ d'Eastbourne. Il faut absolument que vous le visitiez. Je viens de le faire meubler et remettre en état. Allons-y passer ensemble une huitaine, j'aurai un vrai plaisir à

vous recevoir.

— Bien volontiers, si rien d'ennuyeux ne me retient ici.

— Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir. Après tout, Hilliston n'a peut-être à vous donner que d'excellentes nouvelles.

— Bah ! Vous n'en croyez rien, Spenser !

— Non, en vérité ! Mais je tâche de vous remonter !

— À la façon des amis de Job ! Mais vous avez raison, mon vieux. Moi-même, je n'aime pas la tournure de tout ceci. Enfin, il faut bien prendre les choses comme elles viennent ! Jusqu'à présent, tout m'a réussi, et j'espère que la lettre de Margaret Bezel n'est pas un prélude à mon malheur.

— Quoi qu'il arrive, mon cher, vous pouvez compter sur moi.

— Merci ! fit Larcher en lui serrant la main. Si le moment vient de faire appel à votre amitié, je n'hésiterai pas à la mettre à l'épreuve. Et ce moment-là n'est pas éloigné, j'en ai la conviction.

— Et nos places de théâtre pour ce soir ? fit Spenser qui n'oubliait rien.

— Tout dépend de ma conversation avec Hilliston. »

Et comme ils se séparaient, Larcher pour aller au cabinet de son tuteur à Lincoln's Inn Fields et Spenser pour retourner chez lui :

« Hum ! fit celui-ci entre ses dents, tout cela me semble de mauvais augure. Nos places de théâtre seront perdues. Le diable emporte Margaret Bezel ! »